

Aragon et Elsa incarcérés à Tours l'été 1941

Jean-Pierre LAUTMAN*



Si l'univers ressemble à la caserne

À Tours en France où nous sommes reclus

Ces décasyllabes d'Aragon sont les deux premiers de Richard Cœur de Lion, poème de neuf quatrains appartenant au recueil paru en 1942, Les yeux d'Elsa. Que diable Aragon faisait-il à Tours pour s'y trouver « reclus » ?

Dès le 2 septembre 1939, la guerre appelle Aragon, vétéran de 42 ans, comme « médecin auxiliaire ». Le 6 février 1940, il est versé dans une division motorisée composée de chars, autochenilles, automitrailleuses et destinée à appuyer des fantassins... La retraite de Dunkerque au cours de laquelle Nizan est tué permet à l'officier de santé d'être sauf avec les restes de sa division. Profitant de la débâcle, Aragon passe en zone sud. Inquiétée par la police française, Elsa quitte Paris dans une automobile prêtée par Pablo Neruda, consul du Chili. Après moult péripéties, elle retrouve son époux le 24 juin 1940 à Javerlac, en Dordogne. Le 31 juillet, Aragon reçoit en Corrèze son avis officiel de démobilisation. Durant l'été 40, Aragon rencontre Jean Paulhan à Carcassonne chez le poète Joë Bousquet. Il leur lit son poème « Les lilas et les roses », dans lequel il condamne la signature de l'armistice. Ne disposant pas d'une copie du texte original, sans en référer à Aragon, « Paulhan (...) l'ayant mémorisé » (avec les approximations que cela comporte), en confia la transcription, considérablement fautive, à Pierre Brisson, qui la publia dans Le Figaro [du 21 septembre] sous la signature d'Aragon » (OPC, I, p 446). Placé devant le fait accompli, Aragon demande au journal que soit publiée la

* Membre de l'Académie de Touraine

bonne version. Le Figaro du 28 septembre la propose à ses lecteurs. Elle côtoie trois extraits de textes de Péguy et est précédée de l'avertissement suivant :

Le poème Les Lilas et les roses, publié dans notre dernier Figaro Littéraire nous était venu non de son auteur, M. Aragon, mais sur les ailes de la renommée. Autant dire que nous avons publié des vers dont quelques-uns n'étaient plus l'œuvre du poète - de là neuf erreurs de texte, dont nous nous excusons et près de l'auteur et près de nos lecteurs. M. Aragon, qui vient de déposer la vareuse de médecin auxiliaire après avoir fait une très courageuse campagne dans l'une de nos divisions légères mécaniques nous a adressé de Carcassonne le texte exact de son poème - que voici...

Dans le contexte difficile pour lui, le PC hors-la-loi veut garder son emprise sur tous les camarades. Raison pour laquelle, à Paris, ses dirigeants nationaux clandestins ne voient pas d'un bon œil la liberté qu'Aragon a prise de publier dans un journal « bourgeois » et, de plus, sans leur autorisation préalable. Dès lors, ils veulent entendre le poète, et obtenir qu'il s'explique, voire s'amende, comme le prouve un document le concernant, daté du 10 novembre 1940. Consulté par Nicole Racine, cette pièce conservée dans le fonds français des archives du Komintern, n'y va pas par quatre chemins : « A fait une faute. A fait paraître un poème dans Le Figaro. Nous étudierons son affaire lorsqu'il sera ici. »

Trois mois passent. Imprimé clandestinement en février 1941, le 1^{er} numéro de la revue La Pensée libre qu'anime Georges Politzer enfonce le clou dans son éditorial :

Toutes les publications légales sont ou bien l'émanation directe des autorités d'occupation qui existent en France, ou bien elles ne paraissent que sous son contrôle et sous sa direction. [...] Aujourd'hui en France, littérature légale veut dire littérature de trahison (La Pensée libre : revue française, février 1941).

Coupé de son parti, Aragon « aggrave » son cas. A la fin d'avril 1941, il publie plusieurs poèmes du Crève-Cœur à la NRF, maison « légale » d'édition. Ce n'est pas tout : le 14 juin 1941, le n°14 de la revue Fontaine éditée à Alger, que dirige Max-Pol Fouchet, publie La leçon de Ribérac ou l'Europe française. Dans ce texte, Aragon prétend que la résistance littéraire légale a droit de cité. Cette accumulation de ses productions ajoutées à la position qu'il prend dans La leçon de Ribérac enfièvre l'aréopage qui dirige le PC. Aragon doit absolument rendre des comptes.

Au terme d'un périple en zone libre, Elsa et Louis ont planté leurs pénates à Nice le 31 décembre 1940. Perspicace, le PC finit par le retrouver en la personne de Pierre Pagès, beau-frère de Danielle Casanova. Si l'on en croit Francis Crémieux qui reprend le biographe d'Aragon, Philippe Forest, Pagès aurait aperçu le couple Elsa-Louis à la terrasse d'un café de Nice au début de mai 1941 ! L'émissaire du PC annonce au poète qu'il reprendra contact avec lui d'ici quelques jours pour préparer un retour sur la capitale. Mais Pagès, alias « Jean » est arrêté le 8 mai dans l'hôtel où il loge.

Un nouvel envoyé du PC reprend promptement contact avec Aragon : Georges Dudach. Il rencontre trois fois Aragon pour envisager le retour à Paris et la manière de franchir la ligne de démarcation. Le couple Aragon raconte à sa logeuse qu'il s'appête à prendre quelques vacances puis quitte Nice... et arrive en Touraine. Le 24 juin 1941, ils retrouvent Dudach à Loches, située en zone libre, où ils attendent que tombe la nuit. Laissons la parole à Elsa Triolet dans Ce n'était qu'un passage de ligne (p. 7).

Il fallait attendre l'aube. Georges, que nous appelions alors André, dormait comme un bienheureux ; Louis et moi, nous regardions les étoiles au ciel et l'heure au poignet. C'est André qui nous faisait traverser la ligne de démarcation, et on pouvait lui faire

confiance, il l'avait, lui, traversée déjà bien une vingtaine de fois. Nous nous étions rencontrés à Loches, où nous avions traîné ensemble toute la journée, à regarder les autres contrebandiers. Loches était une ville frontière. Une dizaine de kilomètres sur la route, à travers des villages qui nous suivaient des yeux, puis ce fut la nuit, et le champ avec les étoiles au-dessus. Il fallait y attendre l'aube pour le passage de la ligne à proprement parler...

La ligne, explique Elsa, est franchie au petit jour, sans encombre, en passant au travers des rangs de vignes et des champs. Un moment, Aragon disparaît. Attente. Appels. On le retrouve, perdu au milieu des ceps de vignes. Dudach ne craint rien ; il est habitué et sait ne rencontrer aucune patrouille. Au petit matin, le trio trouve refuge chez un paysan. Le plus difficile est derrière eux, chacun récupère de ses fatigues. Au terme de quelques heures de repos réparateur, on les réveille. Elsa continue :

La matinée était splendide, déjà torride. Le paysan et sa femme nous gavèrent de lait, de beurre, de pain blanc. Nous étions gais, pas mécontents d'avoir cette sacrée ligne derrière nous. Elle était derrière nous et pourtant le paysan hochait la tête et semblait inquiet : « Il y a des patrouilles », disait-il, sans s'expliquer autrement. C'est comme ça, les paysans, ils hochent la tête et ne s'expliquent pas. Nous devons prendre un autobus qui passait à quelque distance de là, sur la route nationale. Entre le moment où j'ai senti une main sur mon épaule et celui où j'ai compris que cette main appartenait à un Boche à bicyclette, et tout ce que cela signifiait pour nous, il y eut le temps qui se passe entre l'éclair et le tonnerre, la différence qu'il y a entre la vitesse de la lumière et celle du son (Ibid., p. 9-10).

Elle en vient enfin à évoquer leur détention dans un lieu qui a tout d'une arche de Noé tant y sont regroupés des gens différents :

Le premier soir, la première nuit passés dans la caserne de Tours ont été les plus longs de ma vie. J'étais seule dans la grande chambrée d'une caserne transformée en prison. Tous les autres étaient encore dans la cour... La dispute montait [dans les chambrées, dans le réfectoire], si bien que le 14 juillet, où l'on a dansé et chanté, accompagné par un orchestre jouant sur des peignes – un groupe de prisonniers évadés – Louis eut une altercation avec les aviateurs et leurs dames qui menaçaient d'appeler les Boches pour faire cesser ces réjouissances du 14 juillet, fête juive ! Louis, blanc jusqu'aux lèvres, engueulait un des aviateurs, et déjà André se tenait derrière lui et jouait de ses épaules de géant... (Ibid., p. 14 et 19).

Avant d'entendre Aragon, quelques explications. Pendant l'opération qui a pour but de franchir la ligne de démarcation, Dudach est calme et confiant. Le prouve le fait qu'il marche de nuit en tenant sa bicyclette à grelot. Un homme préoccupé ne s'embarrasse pas en pareille circonstance d'un tel véhicule. La ligne franchie, tout risque est éloigné et il ne juge pas utile d'accorder d'importance aux propos du paysan qui a des yeux pour voir, des oreilles pour entendre. Ce qu'ignorent Dudach et ses compagnons, c'est que le jour où le trio patiente à Loches, rompant le pacte germano-soviétique, Hitler lance ses armées à la conquête de l'U.R.S.S. ! Ici, le mot « hasard » prend incontestablement le sens qui lui est imparti. Et de strictes consignes de surveillance des abords de la ligne de démarcation ont été données aux soldats allemands quelques jours avant le déclenchement du plan Barbarossa.

Écoutons maintenant Aragon évoquer cette mésaventure (OPC I, La Pléiade, p. 863).

Je m'étais rendu l'année précédente à Paris, avec ma femme, pour y rencontrer Georges Politzer. C'était au temps où le voyage de Nice à Paris, pour des gens comme nous, ressemblait fort aux randonnées dans les forêts mythiques des personnages arthuriens.

Après la mort d'Elsa, il y revient :

Arrêtés par les Allemands trois jours après l'entrée des troupes hitlériennes en U.R.S.S. (22 juin) nous étions encore à la caserne de Tours plusieurs jours après le 14 juillet où nous avons pris part à une sorte de démonstration des prisonniers à l'occasion de la fête nationale. Cela fait donc un peu plus de trois semaines (Catalogue de l'exposition Elsa Triolet (1896-1970) : BnF, 10 février-30 mars 1972).

Dans Henri Matisse, roman, Aragon fournit d'autres précisions :

La ligne de démarcation au-delà de Loches, près de La Haye-Descartes... pour tomber aux mains des Allemands, mis en prison tous les deux à Tours, au quartier de cavalerie. Quand en sommes-nous sortis ? Après le 15 juillet en tout cas, parce que je me souviens de la fête du 14, avec l'orchestre de gamelles de nos compagnons d'infortune...

Elsa parle de Loches, Aragon de La Haye-Descartes. Qui croire et que croire ? L'événement s'étant déroulé pour partie dans la nuit et pour le moment le plus crucial, à l'aurore, l'un et l'autre ne peuvent savoir avec exactitude où ils se trouvaient. Peut-être est-ce près de Ligueil située entre les deux villes par eux citées. S'en remettant avec une confiance aveugle à Dudach, comment eussent-ils pu savoir précisément où ils franchirent la ligne de démarcation ? De même, comment expliquer que les Allemands relâchèrent Elsa Triolet qui était juive, Aragon et Dudach ? Sans doute leurs passeports étaient-ils authentiques, mais le lieu d'emprisonnement semble atteint d'une belle pagaille. Nous pouvons aussi penser que l'appareil répressif nazi avec la participation active de Vichy ne tournait pas encore à plein régime et n'était pas entré dans la période de traque systématique des juifs et des Résistants, communistes ou non. Enfin, Elsa aurait fait preuve de sagacité en disant à son investigateur qu'ils étaient venus de Paris et qu'au moment de franchir la ligne, gagnés par la peur, ils avaient rebroussé chemin.

Dans la chronologie d'Aragon, Daniel Bournoux évoque ce méchef, qu'il situe le 23 juin, et ses conséquences :

Ils passent trois semaines, internés au quartier de cavalerie Borgnis-Desbordes de Tours, sous leurs vrais noms et sans être autrement inquiétés, « malgré ce passeport que j'avais pour tout papier, portant la mention Directeur du journal Ce soir, ce qui pouvait, s'ils avaient su lire, être une condamnation à mort » écrit Aragon dans Les Lettres françaises (5 novembre 1969).

Aucune cavalerie « Borgnis-Desbordes » à Tours. L'hypothèse la plus probable est qu'Aragon, Elsa et Dudach furent détenus trois semaines dans les installations du quartier Lasalle transformées en centre de détention. C'est durant cette détention qu'Aragon écrivit Richard Cœur de Lion.

Références bibliographiques

- ARAGON, Louis, Œuvres poétiques complètes (OPC), La Pléiade, I, 2007. Éditées sous la direction d'Olivier Barbarant.
- ARAGON, Louis, Œuvres romanesques complètes (ORC), La Pléiade, II, 2000. Éditées sous la direction de Daniel Bournoux.

- ARAGON, Louis, Henri Matisse, roman, Quarto Gallimard, 2013.
- FOREST, Philippe, Aragon, Gallimard, 2015.
- TRIOLET, Elsa, Ce n'était qu'un passage de ligne, société des amis d'Aragon et d'Elsa Triolet, décembre 2002.

Mars 2020